

paléolithique la plus récente, l'Atérien, le précède sans intermédiaire. Nous n'avons toutefois aucune preuve directe de continuité entre ces deux cultures : les couches néolithiques reposent sur le sol rocheux, par exemple à Amekni, dans l'Ahaggar, ou à Ti n Torha, dans l'Acacus, ou sur un dépôt de sable éolien qui les isole d'un niveau atérien sous-jacent, comme à Ti n Hanakaten, dans le Tassili n Ajjer.

Dans quelques sites, des préhistoriens ont cru que la présence d'outils produits par le débitage de roches en lames prouvait l'existence d'une phase intermédiaire, analogue à celle que l'on observe dans le Maghreb et en Égypte. Cette analyse est contestable. Au Sahara, une telle phase transitoire n'a été formellement identifiée que dans les régions où le Néolithique apparaît avec un retard de 1 000 à 3 000 ans.

Sur les bordures Nord et Est de l'Ahaggar, l'emploi sporadique, simultanément aux techniques néolithiques, de débitage Levallois (méthode de taille de la pierre apparue au cours du Paléolithique plusieurs centaines de milliers d'années auparavant), renforce l'hypothèse d'une filiation continue entre l'Atérien et le Néolithique. Il en est de même pour la découverte à Tagalagal, dans l'Aïr, de pointes pseudo-Levallois associées à des poteries. À Mankhor, dans la Tadrart, Nadjib Ferhat, du CNRPAH d'Alger, a aussi découvert, dans le même niveau archéologique, donc contemporain, des roches granitiques taillées par la technique Levallois, et des argilites et des silex débités selon une technique lamellaire plus moderne.

L'invention de la poterie

Vers 7 600 avant J.-C., un élément de conception nouvelle apparaît : la poterie. La propriété de l'argile de ne pas revenir à son état initial quand elle est passée au feu est connue depuis au moins 20 000 ans : des figurines du Paléolithique modelées dans l'argile, puis cuites, ont été retrouvées. L'idée d'utiliser ce matériau pour le façonnage de vastes récipients n'est toutefois attestée que vers le milieu du VIII^e millénaire.

L'apparition de la poterie marque une étape importante dans l'évolution humaine. Au Paléolithique, l'homme maîtrise le feu : il grille ses aliments et fait bouillir des liquides en y jetant des pierres chauffées. Les récipients en poterie sont toutefois les premiers

qui supportent d'être mis longtemps au feu. La poterie permet la préparation d'une «nouvelle cuisine» qui utilise le bouilli ; des céréales cuites sont introduites dans l'alimentation, qui se diversifie et devient plus abondante.

Au Sahara central, une dizaine de sites renferment de grands récipients en poterie, en particulier l'abri sous roche de Ti n Hanakaten, que nous fouillons depuis 1974. Son occupation, bien affirmée au milieu du VIII^e millénaire, est contemporaine de celle des premiers sites à poterie du Proche-Orient, voire plus ancienne. L'invention de la poterie a-t-elle été simultanée dans ces deux régions ou la technique a-t-elle rapidement diffusé ?

Les partisans de la diffusion mettent en avant l'absence de tentatives avortées de fabrication de la poterie au Sahara central : celle-ci apparaît brusquement. L'argument est toutefois irrecevable. Il n'existe en effet aucun intermédiaire entre l'argile crue et l'argile cuite. Il suffit pour s'en assurer de mouiller de l'argile portée à diverses températures. Si elle a été cuite à une température inférieure à 550 °C, température à laquelle des liaisons moléculaires deviennent incassables, elle revient à l'état terreux. Au-dessus, elle conserve la forme qui lui a été donnée ; elle se brise ou s'effrite,

mais laisse toujours un témoignage de sa présence.

En outre, nous ne connaissons pas de poterie aussi ancienne dans les régions intermédiaires entre les deux foyers néolithiques : la technique aurait-elle voyagé en une seule fois ? C'est peu probable. Enfin, les techniques de fabrication et les motifs décoratifs sont différents. Même si ces derniers évoluent rapidement du fait du remplacement fréquent des récipients, ces éléments renforcent l'hypothèse d'inventions indépendantes.

La poterie du Sahara central a-t-elle des racines plus anciennes encore ? Les sites où elle est utilisée à cette époque couvrent un territoire qui regroupe les massifs de l'Ahaggar, de l'Acacus et de l'Aïr. En 1996, Elena Garcea, de l'Université de Rome, en signalait à nouveau dans les fouilles d'Uan Tabu, confortant les découvertes antérieures faites par Gabriel Camps à Amekni, par Barbara Barich, de l'Université de Rome, à Ti n Torha, ou par Jean-Pierre Roset, de l'ORSTOM, à Tagalagal. La diffusion de la poterie sur cette zone géographique aussi étendue que la France a probablement pris du temps. L'identité de divers décors dont la réalisation est complexe indiquerait en revanche une certaine rapidité.



4. DES TESSONS DE POTERIES datés de 7 600 avant J.-C., retrouvés dans plusieurs sites du Sahara central, marquent l'apparition du Néolithique. Cinq ou six décors caractérisent ces poteries. Les motifs différents portés par les poteries du Sahara et du Proche-Orient à la même époque indiquent des inventions indépendantes dans ces deux foyers culturels.

L'invention du portrait

L'évolution des expressions symboliques, peintures et gravures rupestres, est un changement majeur, simultané de l'apparition de la poterie. Longtemps l'art rupestre saharien fut daté du IV^e millénaire : on le croyait contemporain de celui du Maghreb. Plusieurs découvertes récentes repoussent toutefois l'apparition de cet art saharien avant le paroxysme aride qui a marqué, au Sahara, la fin de la dernière glaciation, il y a plus de 10 000 ans. Des traits de certaines gravures ont en effet été érodés par le sable avant d'être patinés,

ce qui n'est possible que dans des conditions très arides. Ailleurs, des terrasses sédimentaires, que l'on sait dater, recouvrent des parois gravées.

Sur les représentations les plus anciennes, les animaux monumentaux, généralement représentés seuls, dominent. L'homme apparaît peu, et il est de petite taille ou, pour les plus grandes figures, masqué. Dans la période suivante, dite des Têtes rondes, les rapports s'inversent. Les animaux, encore parfois figurés seuls, sont le plus souvent en groupe ou en frise. L'homme devient omniprésent et peut atteindre des dimensions exceptionnelles. Cer-

tains personnages, nommés «grands dieux», mesurent jusqu'à six mètres de haut. Grâce à des similitudes entre les peintures et les vestiges archéologiques, Michel Taveron, de l'Institut Frobenius de Francfort, a relié cette période à celle des plus anciennes poteries. À cette époque, l'homme prend conscience de son pouvoir : il devient le maître de la Nature.

Les éléments que nous venons de présenter prouvent l'ancienneté du Néolithique saharien. Ils ne donnent toutefois aucune information directe sur deux faits couramment associés au Néolithique, en particulier au Proche-

Les sépultures

Les pratiques funéraires observées au début du Néolithique à Ti n Hanakaten, dans le Tassili n Ajjer, confirment une scène d'enterrement peinte à Uan Muhuggiag, dans l'Acacus. Le cadavre, enduit de kaolin, était placé dans une vannerie et déposé dans une fosse. Les corps étaient allongés sur le dos ou placés sur le côté, jambes légèrement repliées.

Au V^e millénaire, le blanc n'est plus associé à la mort et est remplacé par l'ocre. À Ti n Hanakaten, nous avons dégagé, pour cette période, une inhumation dans un caisson de pierre surmonté d'un petit tumulus. Le caisson était tapissé de végétaux et le défunt, un enfant, avait été couché sur le côté, membres repliés. Des fragments de peau, encore adhérents au crâne, montraient une implantation oblique des cheveux, typique des cheveux crépus. Une pierre plate enduite d'ocre se trouvait au-dessus de la tête. Ce même usage de l'ocre est retrouvé dans diverses inhumations plus tardives, dans des fosses.

Les sépultures montrent un mélange de peuplement. Selon Jean-Louis Heim, de l'Institut de paléontologie humaine, au VIII^e millénaire avant J.-C., des peuples négroïdes pourvus d'affinités méditerranéennes étaient mêlés à un type plus robuste. De même,

M.C. Chamla attribue la plupart des restes humains retrouvés dans le Sahara central à des individus négroïdes, aux caractéristiques plus ou moins affirmées, et certains à des européïdes. En revanche, Olivier Dutour, de l'Université d'Aix-Marseille, voit, aux mêmes latitudes et aux mêmes époques mais dans les plaines occidentales, des populations mechoïdes, semblables aux Cro-Magnons européens. Pour les périodes les plus récentes, il observe un peuplement protoméditerranéen.

L'art rupestre des massifs centraux confirme cette diversité de la population. Les quelques profils de la période bubaline, antérieure au Néolithique, qui furent identifiés comme européïdes sont aujourd'hui considérés comme peu représentatifs. Dès la période suivante, dans les peintures des Têtes rondes, des individus aux caractères plutôt négroïdes coexistent avec d'autres plutôt européïdes. L'art bovidien, postérieur, montre plus nettement cette juxtaposition, à laquelle on ajoute habituellement un troisième type, nommé hamitique. Ce dernier est-il lié à une meilleure représentation des faciès humains ou à l'arrivée d'une nouvelle population ?



Cette sépulture de Ti n Hanakaten, dans le Tassili n Ajjer, est datée du VIII^e millénaire avant J.-C., au début du Néolithique. Le mort est enduit de kaolin, dont des particules blanches subsis-

tent dans la fosse et sur les os. Membres fléchis, il est enveloppé d'une vannerie avant d'être mis en fosse. Le kaolin sera plus tard remplacé par l'ocre, et la vannerie par un lit de graminées.